Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 28 (1960)
Heft: 8

Buchbesprechung: Chronique des livres

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Chronique des livres

J'ai déploré dans une récente chronique le silence prolongé de quelques-uns des grands écrivains qui sont l'honneur et la justification de ce que je nomme, faute de termes plus clairs, la littérature de tendance homosexuelle. Parmi ceux-ci, je ne manquais pas de nommer en premier Julien Green. Il pourra me reprocher cette appellation et la traiter de dénonciation, car une des caratéristiques d'un Mauriac, d'un Cocteau, d'un Bory ou d'un Green, est justement leur extrême discrétion sur tout ce qui touche leur tendance ou sympathie particulières. C'est un compréhensible souci d'être considéré comme écrivain plus que comme agent publicitaire de ses mœurs, souci que d'autres n'ont pas. Mais cette attirance ressort, peut-être malgré eux, et fait le fond de leurs plus belles œuvres, les inspire et rend grand un goût personnel qui serait ordinaire s'ils n'avaient le talent de le rendre générateur d'humanité.

Ce préambule est à propos de Julien Green, justement, qui se taisait après nous avoir donné tous les espoirs de retrouver nos aspirations décrites et justifiées. Qui ne se souvient du « Malfaiteur », de « Sud », de « Moïra »? Mais comme on peut lui pardonner ce long silence! Il était consacré à la rédaction d'un livre qui est sans doute le plus profond qu'il ait écrit jusqu'à présent, qui est, en tous cas, un authentique chef-d'œuvre, un miracle de clarté, d'équilibre, de compréhension et d'amour. Qui ne sera pas touché au plus vrai de soi par ce roman palpitant de vie et de tendresse ? Il se nomme : « Chaque homme dans sa nuit » [1]). Ce titre est une partie d'un vers admirable dont le complément ajoute à son sens : « Chaque homme dans sa nuit s'en va vers sa lumière ».

C'est un compliment secondaire de dire qu'il se lit avec facilité, avec passion, avec un intérêt qui interdit de s'arrêter à la fin d'un chapitre. Sa qualité primordiale étant la présence vivante de tous les personnages, leur réalité, leur chaleur humaine.

Raconter l'histoire ? Comment le pourrais-je ? Le critique se sent humble et désarmé devant un chef-d'œuvre. Il ne peut que dire et redire : « Lisez ce livre, je vous en prie, c'est beau, c'est grand et c'est vrai !» Comment décrire la vie ? Le roman se passe aux Etats-Unis, dans une ville qui pourrait être Boston, New-York, ou une autre, vraisemblablement dans le premier tiers de ce siècle. Le personnage central se nomme Wilfrid Ingram. Comme beaucoup des héros de Julien Green, il est partagé entre un mysticisme catholique et puritain et une sensualité exaspérée qui le rend vulnérable à toutes les tentations. D'une part, il y a les filles du port, la belle cousine mariée mais accessible à son désir, le riche cousin Angus qui ose avouer son amour pour lui, Max, le garçon prostitué et déséquilibré qui finira par tuer, Freddie, le gentil camarade de travail, le vieux Monsieur Shoenhals dont l'amour est sans espoir, l'oncle au passé chargé de souvenirs équivoques; de l'autre côté, il y a la pureté, la foi, le crucifix décroché du mur pour être enfoui dans un tiroir mais toujours présent. Comment, entre ces tendances, ces tentations, Wilfrid trouvera-t-il le juste milieu, le pur amour, le sacrifice et la vérité? Plus encore, peut-être, que les précédents héros de Green, c'est un être humain, complexe et attachant.

Que peut-on dire devant un grand livre, sinon répéter : « Lisez-le ! Afin, comme moi, de le relire dès que possible, et de tenter d'épuiser ses richesses ».

Il était difficile d'aborder un autre livre à la suite de celui-ci sans risquer d'être déçu. Je n'ai donc pas ouvert : « L'an n'aura plus d'hiver », de Gilles Sandier [2]) sans quelque appréhension. Miracle ! Quoique aussi différent que possible du style et de la pensée de Julien Green, sa valeur est autre mais n'est pas moindre. Il me semble pourtant que c'est une première œuvre pour son auteur, et c'est une œuvre légère dont la prétention majeure n'est pas celle du fond mais celle du style. Quelle maîtrise pourtant ! Avec une clairvoyance aiguë et un peu de cruauté, c'est l'étude plus tendre que méchante d'un groupe d'êtres, — on dit d'un «milieu » — assez étroit peut-être, un peu snob, mais intelligent, presque trop cultivé, dénué de conventions : quelques étudiants lettrés et quelques femmes du monde. Les « Liaisons dangereuses » revues par Françoise Sagan. Ces gens n'ont ni soucis financiers ni scruple du qu'en-dira-t-on, ils ignorent les obligations sociales, la famille et la diminution de l'argent de poche. Ils font partie d'une mythologie idéale. Mais qu'importe ! Les femmes du monde sont lesbiennes bien entendu, et les garçons homosexuels, par nature ou par curiosité, c'est la moindre des choses ! Il y a bien un personnage qui ne l'est pas, un nommé Julien, ce qui cause toutes les péripéties du roman. A la fin du livre, il a néanmoins couché avec tout le monde ou à peu près, garçons et filles, mais enfin ce n'était pas par penchant sincère, ce n'était que pour s'amuser. Alors, il est présenté comme un vilain, un démon et chacun le déteste. Fi ! Quel personnage immoral ! Les autres ont changé de partenaire à chaque page, tout le monde a dormi avec tout le monde, ils auraient pu, en somme, se réunir dans le même lit pour éviter les trajets, mais eux ont des sentiments . . . variables mais sincères, ils ne s'amusent pas, ils sont purs ! L'un d'eux, Bernard, devient même fou d'amour et se suicide pour ce méchant Julien qui l'a invité une nuit à venir le surprendre dans les bras de Philippe. Je vous ai dit que ce Julien est un être horrible ! Après quoi, Philippe déteste Julien, Jean-Claude renonce à le conquérir, et le couple de dames lesbiennes refuse de continuer à coucher avec lui. Pauvre Bernard ! En voilà un qui était noble et admirable ! Depuis qu'il aimait Julien, il dormait tout seul . . . et le racontait à tout le monde. C'était tellement beau !

Car ce roman est construit d'une succession de lettres, — comme « Les liaisons dangereuses », bien entendu —. Tous ces gens s'écrivent, se repassent leurs lettres les uns aux autres en les accompagnant de commentaires, versent de l'huile sur le feu, conduisent au drame. C'est un engrenage de cauchemar sous la légèreté de l'intrigue. Chaque lettre est un chapitre : Bernard à Julien, Julien à Jean-Claude . . . Mais c'est une convention; il n'y a pas d'intimité et tout ce monde écrit pour le lecteur de chez Julliard. Je parlais de Choderlos de Laclos, je pourrais citer Madame de Sévigné qui, elle aussi, écrivait pour la galerie.

Le danger de ces romans par lettres est que tous les personnages ont le même style, celui de l'auteur, et on peut les confondre. Mais quel joli style ! Gilles Sandier a, plus encore que de talent narratif, un style d'écri-

vain rare, personnel, presque trop facile à pasticher. Cela évoque Sagan et Giraudoux pour la légèreté, le dix-huitième siècle pour l'esprit et l'élégance. C'est agréable à lire, c'est une gourmandise, une mousse de champagne. Cela atteint quelquefois la préciosité, cette préciosité qui s'accorde si mal avec les accords de verbes. Qui jettera la première pierre ? Et puis, qu'est-ce qui me prend ? J'ai lu ce livre avec un réel plaisir, j'étais décidé à vous communiquer mon enthousiasme, et voici qu'en relisant cette chronique je m'aperçois que j'ironise, que je taquine et que je diminue . . . Je m'accuse franchement de méchant esprit en l'occurence, ou plutôt d'envie de jouer. Mais n'écoutez pas mes réserves et lisez « L'an n'aura plus d'hiver ». Une dernière remarque cependant : quelle mode étrange de prendre la première partie d'un vers connu pour en faire un titre de roman ! Réminiscence peut-être, facilité, souci de montrer sa culture, de se faire parrainer ? Après « Chaque homme dans sa nuit. . .», « L'an n'aura plus d'hiver . . . le jour n'aura point d'ombre ». Malherbe est mis à contribution, très gratuitement, pour éviter un effort d'imagination à Gilles Sandier. Mais c'est un livre très joli que vous aurez envie de relire le jour où des œuvres plus sérieuses vous ennuieront.

Le livre de Robert Musil : « Les désarrois de l'élève Törless », par exemple ! [3]). Parce que celui-là, je vous l'assure, il est bien sérieux, il est prétentieux, et il est surtout fort ennuyeux ! Mauvais ? Oh ! que non, il a même de grandes qualités (après avoir écrit cette phrase, je me demande lesquelles ??). Mais, enfin, tous les Critiques en ont parlé avec éloges et cela influence malgré soi, on se demande si l'on n'est pas obscurément fautif de ne pas partager l'avis de ces Messieurs-très-Qualifiés. Moi, j'ai eu souvent envie d'en sauter quelques pages, mais je ne l'ai pas fait parce que je suis scrupuleux. Imaginez que je saute le seul passage qui puisse me faire comprendre les intentions de l'auteur ! Alors, j'ai lu chaque page, bien sagement et longuement, mais, néanmoins, je crois n'avoir pas tellement bien compris les raisons des désarrois de l'élève Törless. Cela tient peut-être à la traduction française qui est lourde, mais on sait combien il est difficile de traduire de l'allemand, cette langue pourtant précise mais lente et brumeuse, en un français obligatoirement clair. Le traducteur, Philippe Jacottet, fidèle sans doute à l'esprit du livre, a négligé les besoins du lecteur.

Dans un collège de province, probablement prussien, l'élève Törless assiste en spectateur aux brimades dont deux de ses camarades accablent un nommé Basini, coupable d'un vol dans leur pupitre. Brimades sadiques (flagellations), surnaturelles (hypnotisme), morales, et surtout immorales, le garçon servant de fille à leurs nécessités sexuelles, ce qui ne semble, d'ailleurs, pas lui déplaire. L'élève Törless désapprouve, — en principe ! —, mais il assiste, il note ses réactions, et même il couche aussi avec le jeune Basini qui a la faiblesse de l'aimer. Quel atroce hypocrite ce Törless qui perd conscience, soit-disant, quand il fait l'amour et ne se réveille que pour mépriser son partenaire, reprendre son confortable rôle de spectateur, discuter interminablement mathématiques et métaphysique, et se proclamer l'ange blanc de cette histoire noire ! Une tête à gifles ! Aucun de ces mannequins n'est sympathique, d'ailleurs. Quant au livre, il ne commence vraiment à conter une histoire qu'après la page 100, et la termine longtemps avant le mot Fin. Tout le reste n'est

que fumées, descriptions inutiles, digressions, philosophie indigeste et mauvaise littérature.

Mais, je le répète, la majorité des Critiques a crié au génie. C'est peut-être une tradition admise quand ils ne comprennent pas ? Moi, je préfère dire que je n'ai pas compris et que ce genre de livres m'ennuie. Opinion toute personnelle dont on ne me fera pas démordre mais que je ne désire pas faire partager . . .

Lisez : « Les désarrois de l'élève Törless » si vous en avez envie. Mais je vous conseille surtout de lire : « L'an n'aura plus d'hiver », et je vous supplie d'aimer : « Chaque homme dans sa nuit ».

R.G.D.

1) Editions Plon — 1960
2) Editions Julliard — 1960
3) Edition du Seuil — 1960

Le chemin difficile

par Daniel

La portée exacte de nos actes demeure un mystère. Elle appartient à un destin inexplicable que ni l'horoscope ni les lignes de la main ne parviendront jamais à prévoir. Et c'est beaucoup mieux ainsi. Car s'il y a des surprises franchement désagréables, il y en a aussi d'autres dont on peut tirer le meilleur parti possible. Tout dépend, en fin de compte, de la droiture de celui qui, bon gré mal gré, est le héros d'une aventure, que celle-ci soit gaie ou triste. Et c'est à ce seul prix que la vie a un sens.

Il y a longtemps de cela que, dégoûté de tout, trahi par l'être que j'avais le plus aimé au monde, de guerre lasse et sans trop y croire, je m'étais laissé aller à mettre une annonce dans un joural qui défend notre cause. Sa rédaction n'avait pas été facile. Que dire, en quelques lignes, qui puisse traduire mon réel désir de recommencer ? Les mots justes me manquaient. Le texte que j'envoyai ne me satisfaisait nullement. Mais plus j'y réfléchissais, et plus je me trouvais à court d'imagination.

Je reçus quelques lettres. Aucune ne retint mon attention. Sans doute était-ce ma faute! Que n'avais-je été plus explicite! L'invraisemblable légèreté de mes correspondants augmentait encore mon désarroi. On m'offrait de jouer un jeu dont j'ignorais les règles les plus élémentaires. Dans tous les cas, une réponse négative fit avorter des relations que je ne jugeai pas utile d'établir. L'anonymat, que je réprouve, a parfois du bon !

Contre toute attente me parvint encore une lettre, en retard sur les autres. L'écriture révélait un état d'inquiétude profonde; pour sa part, le contexte témoignait d'un déséquilibre qui me fit mal. Je n'en étais pourtant pas arrivé là !

Je répondis, livrai sans crainte mon nom et mon adresse et attendis la réaction. Des jours passèrent. Enfin me parvint un appel téléphonique. Mais chaque mot coûtait un gros effort à celui qui le prononçait. Je me montrai patient et compréhensif. Et nous fixâmes un rendez-vous.

L'entrevue eut lieu chez moi. L'homme que j'avais devant ma porte, d'emblée, me parut sympathique. Agé d'une trentaine d'années, il était